

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Edouard ZUMOFEN

Réconciliation et pénitence. L'exhortation apostolique postsynodale de Jean Paul II (1)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1985, tome 81, p. 115-128

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

# *Réconciliation et Pénitence*

## *L'Exhortation apostolique postsynodale de Jean Paul II*

### PRÉSENTATION ET ANALYSE (I)

#### **En guise de liminaire**

Dans une longue discussion que j'ai eu le privilège d'avoir un jour avec le théologien suisse Hans Urs von Balthasar, celui-ci affirmait que la crise, traversée actuellement par le sacrement de pénitence dans l'Eglise, était ressentie sur le plan mondial. D'aucuns en concluraient qu'il faut s'y résigner, qu'il s'agirait même d'activer pareille crise, jusqu'à réduire au musée le sacrement de pénitence, du moins sous la forme de la confession individuelle.

Le Magistère de l'Eglise, quant à lui, a tenu à réfléchir sur les causes de cette grave crise, pour en dégager lucidement les remèdes à la lumière décisive de la foi. Il l'a fait par l'instrument de plus en plus précieux qu'est devenu le Synode des évêques, réuni à Rome au terme de l'année 1983. Ce Synode, réuni tous les trois ans, apparaît même comme « la clé de lecture » du Concile Vatican II. C'est Jean Paul II qui l'affirmait textuellement dans son discours au Conseil du Secrétariat général du Synode des évêques, au 30 avril 1983. Et il déclare ici sans ambages :

*Le document que je livre aux fils de l'Eglise, mais aussi à tous ceux, croyants ou non, qui se tournent vers elle avec intérêt et avec sincérité, veut être la réponse que je dois à ce que le Synode m'a demandé.*

*Il veut être également — je tiens à le déclarer, car c'est une dette de vérité et de justice — une œuvre de ce même Synode. Le contenu de ses pages vient en effet de lui, de sa préparation lointaine ou proche, de l'**instrument de travail**, des interventions dans la salle synodale ou dans les commissions, et surtout des soixante-trois **Propositions**. On trouve ici le fruit du travail d'ensemble des Pères. (...)*

*Je suis reconnaissant à tous ceux qui ont accompli ce travail et, fidèle à ma mission, je veux transmettre ici ce qui, dans le trésor doctrinal et pastoral du Synode, me paraît providentiel pour la vie de tant de personnes en cette heure magnifique et difficile de l'histoire. (RP 4) \**

Cette reconnaissance d'« une dette de vérité et de justice » à l'égard du Synode est importante de la part de Jean Paul II, ne serait-ce que pour le dépiéger lui-même. En effet, dès qu'apparaît sous sa plume personnelle l'invitation à revenir aux sources de la foi, ne la traite-t-on pas souvent, même en milieu catholique, de Polonais traditionaliste ?

Or voici qu'un tel retour aux sources est solennellement réclamé par les représentants eux-mêmes de l'épiscopat mondial autour du Pape :

*Il faut que nous nous mettions tous en face de la Parole de Dieu et que, abandonnant nos vues subjectives, nous cherchions la vérité là où elle se trouve, c'est-à-dire dans la Parole divine et dans l'interprétation authentique qu'en donne le Magistère de l'Eglise.*

*Sous cette lumière : l'écoute réciproque, le respect et l'abstention de tout jugement hâtif, la patience, la capacité d'éviter que la foi qui unit, soit subordonnée aux opinions, aux modes et aux choix idéologiques qui divisent, constituent autant de qualités du dialogue. Celui-ci doit être poursuivi avec assiduité, volonté, sincérité à l'intérieur de l'Eglise.*

*Il est clair que le dialogue ne serait pas tout cela et qu'il ne deviendrait pas un facteur de réconciliation si on ne prêtait pas attention au Magistère et si on ne l'acceptait pas. (RP 25)*

Il est vrai que l'écriture de Jean Paul II peut déconcerter nos mentalités occidentales : c'est celle d'un Nordique et d'un Slave. C'est surtout celle d'un contemplatif qui, patiemment, amoureusement, se permet de reprendre

\* C'est avec ce sigle que sera cité dans cet article l'exhortation postsynodale : « Réconciliation et Pénitence ». La mise en évidence de certaines expressions dans le texte, est due à l'auteur même du document.

souvent les mêmes affirmations, mais sous des angles différents, pour mieux en savourer l'inépuisable vérité.

C'est enfin le style d'un grand philosophe à la recherche des fondements de la personne humaine, libre et responsable, dans tout ce qu'elle a d'unique et d'irremplaçable.

Que ses lecteurs essaient donc d'explorer loyalement cette longue exhortation. C'est un traité complet sur le sacrement de la réconciliation et de la pénitence. Pour ma part, j'essaierai d'en montrer les piliers fondamentaux, annoncés dans le texte de Jean Paul II sous des expressions comme : « principes de foi », « doctrine constante de l'Eglise », « noyau de l'enseignement traditionnel de l'Eglise », « convictions et règles fondamentales », etc.

Le bénéfice, en effet, de la crise mondiale dont nous parlions est au moins celui de contraindre le Magistère à clairement offrir les vrais points de repère dans la nuit du monde, sans tomber dans le piège naïf qui dissocie parole et action, théorie et pratique, doctrine et pastorale :

*A la base de la recommandation si opportune du Synode, on trouve un présupposé fondamental : ce qui est **pastoral** ne s'oppose pas à ce qui est doctrinal. L'action pastorale ne peut faire abstraction du contenu doctrinal. Bien plus, elle tire de lui sa substance et sa valeur réelle.*

*Or, si l'Eglise est « colonne et support de la vérité » (1 Tm 3, 15), et si elle est établie dans le monde comme Mère et Maîtresse, comment pourrait-elle négliger le devoir d'enseigner la vérité qui constitue un chemin de vie ? (RP 26)*

Dans notre document, cet enseignement de la vérité se déploie, après un préambule, en deux chapitres fondamentaux :

- **Conversion et réconciliation : tâche et engagement de l'Eglise**
- **L'amour plus grand que le péché**

Et ce terrain doctrinal, exploré plus à la sonde qu'au cordeau, débouche sur un chemin de vie à travers un troisième chapitre :

- **La pastorale de la pénitence et de la réconciliation**

Ce domaine est d'une telle importance qu'il mérite, à lui seul, un autre article dans le prochain numéro de cette revue.

# Préambule

## Face à un monde éclaté : une nostalgie

L'entrée en matière est faite à la fois d'un réalisme brutal et d'une sereine espérance. Le monde actuel est lucidement reconnu jusqu'à la racine de ses ruptures : les droits fondamentaux de la personne humaine sont foulés aux pieds ; la liberté des individus et des groupes est bafouée, notamment la liberté religieuse ; les formes de discrimination raciale, culturelle, religieuse côtoient la violence, le terrorisme, la torture ; la course aux armements s'accroît comme une insulte aux pauvres ; le fossé entre pays riches et pays pauvres s'accroît lui aussi dans un type d'organisation sociale absolument inhumain.

*La puissance irrésistible de cette division fait du monde où nous vivons un monde éclaté jusqu'en ses fondements. (RP 2)*

L'Eglise elle-même, qui est **dans** ce monde sans être **du** monde, n'échappe pas à des divisions internes qui peuvent paraître, elles aussi, inguérissables.

Face à toutes ces ruptures, le Synode n'hésite pas à porter immédiatement un diagnostic incisif :

*Bien que ces déchirures apparaissent déjà fort impressionnantes à première vue, seule une observation en profondeur permet d'identifier leur racine : celle-ci se trouve dans une **blessure** au cœur même de l'homme.*

*A la lumière de la foi, nous l'appelons le péché, à commencer par le **péché originel** que chacun porte en soi depuis sa naissance comme un héritage reçu de nos premiers parents, jusqu'au péché que chacun commet en usant de sa propre liberté. (RP 2)*

Prenons acte, en passant, d'une confirmation capitale de la part du Magistère : la doctrine du péché originel est réaffirmée, ainsi que la responsabilité de notre propre péché personnel.

Mais face à ce monde éclaté, face à une Eglise elle-même divisée, puisqu'elle doit vivre au cœur même de l'humanité pécheresse, le Synode pressent une nostalgie de réconciliation sans précédent :

*Le même regard (...) saisit au plus vif de la division un désir incomparable, ressenti par les hommes de bonne volonté et par les vrais chrétiens, de réduire les fractures, de cicatrifier les déchirures, d'instaurer à tous les niveaux une unité essentielle. (...)*

*Dans tous les cas, l'aspiration à une réconciliation sincère et profonde est, sans l'ombre d'un doute, un mobile fondamental de notre société et comme le reflet d'une incoercible volonté de paix ; en dépit du paradoxe, elle l'est aussi fortement que sont dangereux les facteurs de division. (RP 3)*

## **Un préalable essentiel**

Le Synode nous offre ici une première assise fondamentale de sa réflexion : pas de réconciliation sans conversion, pas de concorde entre les personnes sans conversion personnelle, sans cette *metanoia* dont parle l'Évangile, sans ce changement qui s'opère au plus profond du cœur sous l'influence de la Parole de Dieu.

*En vertu de sa mission essentielle, l'Église se sent le devoir d'aller jusqu'aux racines du déchirement primordial du péché pour y opérer la guérison et y rétablir, pour ainsi dire, une réconciliation primordiale elle aussi, qui soit le principe décisif de toute vraie réconciliation. (...)*

*Lorsque l'Église proclame la joyeuse nouvelle de la réconciliation, ou propose de la réaliser grâce aux sacrements, elle exerce un véritable rôle prophétique :*

- elle dénonce les maux de l'homme dans leur source contaminée, elle montre la racine des divisions et elle suscite l'espérance de pouvoir surmonter les tensions et les conflits pour atteindre la fraternité, la concorde et la paix à tous les niveaux et dans tous les groupements de la société humaine ;
- elle change une situation historique de haine et de violence en une civilisation d'amour ;
- elle offre à tous le principe évangélique et sacramentel de cette réconciliation première d'où découle tout autre geste ou acte de réconciliation, même sur le plan social. (RP 4)

A propos de ce rôle prophétique de l'Église, on ne peut s'empêcher de penser au récent voyage de Jean Paul II en Amérique du Sud : il y montrait justement, comme unique chemin de réconciliation entre les classes d'une société, la seule révolution des cœurs.

## **Conversion et réconciliation : tâche et engagement de l'Eglise**

### **Une Eglise réconciliatrice**

Le Concile Vatican II, dans sa Constitution dogmatique sur l'Eglise (n° 1), a défini celle-ci comme « le sacrement, c'est-à-dire à la fois le signe et le moyen de l'union intime avec Dieu et de l'unité de tout le genre humain ». La réconciliation est donc sa mission essentielle.

Mais en cela, elle est d'abord le sacrement de Jésus, son signe permanent à travers tous les siècles. Toute la réflexion sur le mystère du Christ est elle-même centrée, dans l'Ecriture sainte, sur sa mission de réconciliateur :

*Face au tableau douloureux des divisions et des difficultés de la réconciliation **entre les hommes**, dit Jean Paul II, j'invite justement à regarder le **mystère de la croix** comme le plus haut drame : le Christ y perçoit en profondeur, jusqu'à la souffrance, la tragédie même de l'homme séparé de Dieu. C'est au point qu'il s'écrie, avec les paroles du psalmiste : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (Ps 22 [21], 2). Il réalise en même temps notre réconciliation.*

*Le regard fixé sur le mystère du Golgotha doit nous rappeler sans cesse la **dimension « verticale »** de la division et de la réconciliation dans les rapports homme-Dieu. Dans une vision de foi, cette dimension l'emporte toujours sur la **dimension « horizontale »**, c'est-à-dire sur la réalité de la division et la nécessité de la réconciliation entre les hommes.*

*Nous savons en effet qu'une telle réconciliation entre eux n'est et ne peut être que le fruit de l'acte rédempteur du Christ, mort et ressuscité pour vaincre le règne du péché, rétablir l'alliance avec Dieu et abattre ainsi le « mur de séparation » (cf. Ep 2, 14-16) que le péché avait élevé entre les hommes. (RP 7)*

Enfin, dans cet acte suprême de réconciliation, Jésus est lui-même sacrement du Père, c'est-à-dire le signe d'un Dieu fidèle en amour, même quand l'homme brise de son côté cette alliance par son péché, provoquant ainsi toutes les autres ruptures. Car Dieu « est riche en miséricorde » (Ep 2, 4).

## **Une Eglise réconciliée**

Si, par nature, l'Eglise est réconciliatrice à l'image de son Seigneur crucifié et ressuscité, elle doit être aussi une Eglise réconciliée en elle-même, entre tous ses membres. Réaliste en face de sa personne et de son personnel, elle a une double conscience :

*(...) la conscience d'être en elle-même « indéfectiblement sainte » (Vatican II, L'Eglise, n° 39), mais aussi la conscience d'avoir besoin de « se purifier... de jour en jour, jusqu'à ce que le Christ se la présente à lui-même, glorieuse, sans tache ni ride » ; parfois en effet, à cause de nos péchés, son visage « resplendit moins » aux yeux de ceux qui la regardent (Vatican II, L'œcuménisme, n° 4). (RP 12)*

Il est urgent que cette purification intérieure de l'Eglise se fasse pour offrir au monde, aux jeunes en particulier, le rayonnement du témoignage concret de la vie, dans le partage d'une authentique réconciliation.

Il est urgent aussi que la dimension œcuménique soit réellement vécue entre les Eglises qui s'affirment chrétiennes. Et cela, sans dissimulation des points qui divisent, sans compromis superficiels, mais dans la conversion de tous à la vérité, dans le pardon réciproque, dans le dialogue théologique et les relations fraternelles, dans la prière et la pleine docilité à l'action de l'Esprit Saint. A cette condition, l'Eglise pourra répéter avec saint Paul, face à l'humanité contemporaine en plein sécularisme, en pleine indifférence ou en pleine intolérance persécutrice : « Laissez-vous réconcilier avec Dieu ! » (2 Co 5, 20).

## **L'amour plus grand que le péché**

### **Une question de vérité en face de soi-même**

C'est le chapitre central du document que nous présentons. C'est ici en effet que le Synode nous découvre la vraie cause de la crise actuelle du sacrement de pénitence. On peut la résumer comme suit : l'homme moderne se déculpabilise, il s'excuse plus qu'il ne s'accuse et, s'il accuse, c'est plutôt les



autres, les structures ou la société en général. Ainsi la tendance à dénoncer un péché social le dispense, à la limite, de reconnaître son péché personnel. Par ailleurs, quand celui-ci est reconnu, la tentation est d'en évacuer la gravité possible. On finit par perdre le sens même du péché, ce que diagnostiquait déjà Pie XII dans cette expression devenue proverbiale : « Le péché de ce siècle est la perte du sens du péché. »

Dans ces conditions, la notion d'un Dieu sauveur est elle-même évacuée. Alors, comme dit saint Jean dans sa 1<sup>re</sup> lettre (1,10), nous faisons de ce Dieu sauveur un menteur, lui qui nous déclare tous pécheurs (cf. Rm 3, 9-20).

Ce diagnostic posé, le Synode peut proposer le seul remède possible : reconnaître en nous les ténèbres du *mysterium iniquitatis*, mais sous le projecteur chaleureusement lumineux du *mysterium pietatis* qu'est la personne de Jésus-Christ, sacrement vivant de la miséricorde du Père. En d'autres termes, il s'agit de reconnaître notre blessure pour la coller à celle du cœur ouvert du Crucifié : c'est la seule condition pour que la greffe de vie éternelle soit possible en notre propre cœur. Seule aussi, une telle rencontre libère l'homme de toute culpabilisation morbide : Dieu nous aime plus que nous n'aimons notre péché...

### « **Mysterium iniquitatis** »

Dans cette certitude de la victoire rendue possible en nous par le Ressuscité, le Synode peut nous inviter à regarder courageusement en face ce mystère d'iniquité qui est en nous. Il le fait en nous donnant une précieuse référence, celle de saint Paul aux Romains (7, 7-25). Nous en extrayons ce passage :

*Nous savons certes que la loi est spirituelle ; mais moi je suis charnel, vendu comme esclave au péché. Effectivement je ne comprends rien à ce que je fais : ce que je veux, je ne le fais pas, mais ce que je hais, je le fais (7, 14-15).*

Et le Synode commente ce passage, comme d'autres textes de l'Écriture, en ces termes :

*Le mystère d'iniquité tend à nous faire percevoir ce qui se cache d'obscur et d'insaisissable dans le péché. Sans aucun doute, le péché est l'œuvre de l'homme. Mais dans la densité même de cette expérience humaine, interviennent des facteurs qui le situent au-delà de l'humain, dans cette*

*zone limite où la conscience, la volonté et la sensibilité de l'homme sont au contact de forces obscures : celles qui, selon saint Paul, agissent dans le monde au point de parvenir presque à s'en rendre maîtres. (RP 14)*

Ainsi le Synode n'a pas peur de démasquer, à travers ces « forces obscures » l'existence non seulement du mal, mais du Malin et de toute sa puissance démoniaque, sans pour autant éliminer la responsabilité de l'homme quand il cède à la tentation. Le résultat de cette œuvre en nous de Satan, cet adversaire du plan de Dieu, c'est la négation de Dieu sous le double aspect que caractérisent deux textes de l'Ancien Testament :

*Dans la scène du paradis terrestre, apparaît toute la gravité dramatique de ce qui constitue l'essence la plus intime et la plus obscure du péché : la **désobéissance à Dieu**, à sa loi, à la norme morale qu'il a donnée à l'homme et inscrite dans son cœur. (...)*

*Dans le récit de Babel, **l'exclusion de Dieu** n'apparaît pas tellement sur le mode d'une confrontation avec Lui, mais comme l'oubli et l'indifférence à son égard, comme si Dieu ne présentait aucun intérêt dans le cadre du projet humain de bâtir et de s'unir. (RP 14)*

On reconnaît ici le phénomène de l'athéisme, non seulement sous son aspect militant comme au-delà du rideau de fer, mais aussi sous son aspect élégant en deçà de ce même rideau, dans le sourire condescendant de l'indifférence. Dans les deux cas, l'acte est suicidaire. D'une part, l'équilibre intérieur de l'homme est détruit. D'autre part, c'est la déchirure dans la trame des rapports avec les autres hommes et avec le monde créé.

## **Péché personnel et péché social**

Il était capital pour le Synode d'affirmer comme une vérité de foi la liberté de l'homme et, par conséquent, la responsabilité personnelle de ses actes. La citation suivante est lourde de sens :

*Le péché, au sens propre et précis du terme, est toujours un **acte de la personne**. Car il est l'acte de liberté d'un homme particulier et non pas, à proprement parler, celui d'un groupe ou d'une communauté.*

*Cet homme peut se trouver conditionné, opprimé, poussé par des facteurs externes nombreux et puissants. Il peut aussi être sujet à des tendances, à*

*une hérédité, à des habitudes liées à sa condition personnelle. Dans bien des cas, de tels facteurs externes et internes peuvent, dans une mesure plus ou moins grande, atténuer sa liberté et, par là, sa responsabilité et sa culpabilité.*

*Mais c'est une vérité de foi, confirmée également par notre expérience et notre raison, que la personne humaine est libre. On ne peut ignorer cette vérité en imputant le péché des individus à des réalités extérieures : les structures, les systèmes, les autres. Ce serait surtout nier la dignité et la liberté de la personne, qui s'expriment — même de manière négative et malheureuse — jusque dans cette responsabilité de commettre le péché.*

*C'est pourquoi en tout homme, il n'y a rien d'aussi personnel et incommunicable que le mérite de la vertu ou la responsabilité de la faute. (RP 16)*

Cela dit, l'aspect social que revêt aussi le péché, peut être affirmé sans risquer d'être privilégié. En effet toute âme qui s'abaisse par le péché personnel, abaisse le monde, tout comme « toute âme qui s'élève, élève le monde » (Elisabeth Leseur). Et puis, il y a des péchés qui sont une agression directe contre le prochain, à tous les niveaux de la société.

*Cela dit (...) il convient d'ajouter aussitôt qu'il est une conception du **péché social** qui n'est ni légitime ni admissible...*

*Cette conception oppose, non sans ambiguïté, le **péché social** au **péché personnel**. Elle conduit ainsi, de façon plus ou moins inconsciente, à atténuer et presque à effacer ce qui est **personnel** pour ne reconnaître que les fautes et les responsabilités **sociales**. (...)*

*Or, quand l'Eglise parle de **situations** de péché ou quand elle dénonce comme **péchés sociaux** certaines situations ou certains comportements collectifs de groupes sociaux plus ou moins étendus, ou même l'attitude de nations entières et de blocs de nations, elle sait et proclame que ces cas de **péché social** sont le fruit, l'accumulation et la concentration de nombreux **péchés personnels**. (...)*

*A l'origine de toute situation de péché, se trouvent toujours des hommes pécheurs. (RP 16)*

## **Péché mortel, péché véniel**

On ne peut nier la gravité possible du péché, bien qu'il ne soit pas toujours facile d'en délimiter les frontières. L'Ecriture sainte, quant à elle, l'affirme. A sa lumière, docteurs et théologiens, maîtres spirituels et pasteurs ont fait la

distinction entre péchés mortels et péchés véniels. Après saint Augustin et saint Thomas d'Aquin, c'est une doctrine devenue constante dans l'Eglise. Le Synode a recueilli là le noyau de l'enseignement traditionnel de l'Eglise :

*Il a voulu rappeler qu'est **péché mortel** tout péché qui a pour objet une matière grave et qui, de plus, est commis en pleine conscience et de consentement délibéré. (...)*

*On devra éviter de réduire le péché mortel à l'acte qui exprime une « **option fondamentale** » contre Dieu, suivant l'expression courante actuellement, en entendant par là un mépris formel et explicite de Dieu ou du prochain. Il y a, en fait, péché mortel également quand l'homme choisit, consciemment et volontairement, pour quelque raison que ce soit, quelque chose de gravement désordonné. En effet, un tel choix comprend par lui-même un mépris de la loi divine, un refus de l'amour de Dieu pour l'humanité et toute la création : l'homme s'éloigne de Dieu et perd la charité. L'orientation fondamentale peut donc être radicalement modifiée par des actes particuliers. (RP 17)*

Là encore, le critère de la recherche théologique est la fidélité à la Parole de Dieu, pour ne pas risquer d'atténuer encore plus, aujourd'hui, le sens du péché.

### **Perte du sens du péché**

Ce sens du péché, le Synode le définit comme une capacité aiguë de percevoir les ferments de mort que contient le péché aux mille visages. Ce sens du péché a sa racine dans la conscience humaine, dont il garantit la finesse. Ici, Jean Paul II n'hésite pas à diagnostiquer, chez l'homme contemporain, comme une anesthésie des consciences, entraînant avec elle l'obscurcissement du sens de Dieu :

*C'est le mystère de Dieu qui dévoile et éclaire le mystère de l'homme. Il est donc vain d'espérer qu'un sens du péché puisse prendre consistance par rapport à l'homme et aux valeurs humaines, si fait défaut le sens de l'offense commise contre Dieu, c'est-à-dire le véritable sens du péché. (RP 18)*

Pourquoi donc cette perte du sens du péché en notre temps ? Il vaut la peine de retenir quelques citations plus saillantes de cet important chapitre du document synodal :

*Le « sécularisme » est en soi et par définition un mouvement d'idées et de mœurs qui impose un humanisme faisant totalement abstraction de Dieu, concentré uniquement sur le culte de l'agir et de la production, emporté par l'ivresse de la consommation et du plaisir, sans se préoccuper du danger de « perdre son âme ». Il ne peut qu'amoindrir le sens du péché. (...)*

*Ce sens du péché disparaît également dans la société contemporaine à cause des équivoques où l'on tombe en accueillant certains résultats des sciences humaines.*

- *Ainsi en partant de quelques-unes des affirmations de la psychologie, la préoccupation de ne pas culpabiliser ou de ne pas mettre un frein à la liberté porte à ne jamais reconnaître aucun manquement.*
- *A cause d'une extrapolation induite des critères de la science sociologique, on en vient (...) à reporter sur la société toutes les fautes dont l'individu est déclaré innocent.*
- *Egalement une certaine anthropologie culturelle, à son tour, à force de grossir les conditionnements indéniables et l'influence du milieu et des conditions historiques sur l'homme, limite sa responsabilité au point de ne pas lui reconnaître la capacité d'accomplir de véritables actes humains et, par conséquent, la possibilité de pécher. (RP 18)*

On voit le grave danger qui menace l'homme et sa dignité. A l'heure où, au niveau de la biologie, une science sans conscience risque de manipuler l'être humain à ses débuts comme un objet, cette même science, au niveau cette fois de la psychologie, risque de réduire l'homme mûr à un pantin irresponsable et inconscient. Ce danger, le Synode le perçoit encore au niveau des mass media qui imposent des comportements collectifs jusqu'à balayer la résistance de la conscience individuelle. La clarté de celle-ci est voilée au sein même de la pensée et de la vie ecclésiales :

*Certains, par exemple, tendent à remplacer des attitudes excessives du passé par d'autres excès :*

- *au lieu de voir le péché partout, on ne le distingue plus nulle part ;*
- *au lieu de trop mettre l'accent sur la peur des peines éternelles, on prêche un amour de Dieu qui exclurait toute peine méritée par le péché ;*

- *au lieu de la sévérité avec laquelle on s'efforce de corriger les consciences erronées, on prône un tel respect de la conscience qu'il supprime le devoir de dire la vérité.* (RP 18)

Après ce diagnostic lucide et courageux, le Synode apporte une conclusion qui répond clairement à l'interrogation posée au seuil de cet article. On ne peut s'empêcher d'en noter le ton particulièrement solennel :

*Rétablir un **juste sens du péché**, c'est la première façon d'affronter la grave crise spirituelle qui pèse sur l'homme de notre temps. Mais le sens du péché ne se rétablira que par un **recours clair aux principes inaliénables de la raison et de la foi** que la doctrine morale de l'Eglise a toujours soutenus.* (RP 18)

### « **Mysterium pietatis** »

Dans sa longue réflexion sur le *mysterium iniquitatis*, le Synode a voulu, à la lumière de la Parole de Dieu, restituer à chacun de nous sa dignité de personne, libre et responsable en face des multiples choix qui façonnent ou son autodamnation ou sa sainteté. Il est temps d'écouter le cri d'espérance de cette même Eglise devant le *mysterium pietatis*, source intérieure de cette sainteté. Cri d'espérance, l'enseignement du Synode l'est ici par sa brièveté même et par sa netteté :

*Dans le plan du salut, le péché n'est pas agent principal et encore moins vainqueur. Il est en opposition avec un autre principe agissant. Nous pouvons appeler celui-ci le *mysterium* ou le *sacramentum pietatis*, selon une expression de saint Paul, belle et suggestive.*

*Le péché de l'homme aurait le dessus et, finalement, il serait destructeur, le dessein salvifique de Dieu demeurerait sans accomplissement ou même se terminerait en défaite, si ce *mysterium pietatis* n'était pas inséré dans le dynamisme de l'histoire pour vaincre le péché de l'homme.* (RP 19)

« Oui, il est grand le mystère de la piété ! » s'écrie saint Paul dans sa première lettre à Timothée (3, 16), au cœur d'une méditation qui dévoile ce mystère, non pas comme quelque chose, mais comme QUELQU'UN : le Christ Jésus, notre Sauveur. Ainsi, après avoir montré comment le plan de Dieu nous

restitue notre propre dignité de personne, le Synode nous fait découvrir ce même plan de Dieu comme un interlocuteur vivant et personnel, lui aussi : c'est la personne même de Jésus-Christ, qui résume en lui :

*(...) le mystère de l'infinie pitié de Dieu envers nous, capable de pénétrer jusqu'aux racines cachées de notre iniquité, pour susciter dans l'âme un mouvement de conversion, pour la racheter et déployer ses voiles vers la réconciliation. (RP 20)*

Ainsi l'homme contemporain pourra sortir de son angoisse sans précédent, non point en se donnant lui-même un brevet d'impeccabilité — ce mensonge à soi ne peut que l'enfoncer davantage dans sa solitude et sa peur — mais en accueillant d'un Autre sa victoire sur son péché. Cet Autre est le sacrement ou le signe sanglant des entrailles de miséricorde du Père :

*Le mystère de la pitié, de la part de Dieu, est la miséricorde dont le Seigneur notre Père est infiniment riche (cf. Ep 2, 4). (...) Celle-ci est un amour plus puissant que le péché, plus fort que la mort :*

- *quand nous nous apercevons que l'amour de Dieu pour nous ne se laisse pas arrêter par notre péché, ne recule pas devant nos offenses, mais se fait encore plus pressant et plus généreux ;*
- *quand nous nous rendons compte que cet amour est allé jusqu'à causer la passion et la mort du Verbe fait chair, qui accepta de nous racheter au prix de son sang ;*
- *alors nous débordons de reconnaissance : « Oui, le Seigneur est riche en miséricorde ! » Et nous allons jusqu'à dire « Le Seigneur EST miséricorde ! » (RP 22)*

Reste à voir, dans un prochain article, comment l'ensemble des fondements doctrinaux, trop brièvement esquissés ici, justifie les concrétisations pastorales, fermement définies par le Synode. Seul, un tel éclairage peut les faire accueillir, dans le Peuple de Dieu, avec une humble et joyeuse conviction.

Edouard Zumofen